

QU'EST-CE QU'ON LANCE AU-DELÀ DE SOI DANS LE MYSTÈRE ?

Sur les pentes d'Alger, descendant la vieille ville, des objets abandonnés, des déchets, des vestiges...

Un clavier d'ordinateur au coin d'une ruelle, plus bas une boîte de sardine rouillée, plus bas encore un tesson de cruche, un os calciné par le soleil et puis les premiers sables du désert. Les empreintes de pas d'un voyageur qui s'éloigne et qui s'avance dans la fuite du temps parmi les vestiges, avec son présent dans ses mains ses yeux ses pieds pour voir pour tenter de voir et voir encore, dans sa remontée du temps, les traces les plus anciennes que les hommes ont laissé, de leurs fabrications, de leurs rêves ou de leurs croyances, de leurs images jetées par dessus l'épaule ou déposées dans les temples pour se survivre comme des bouteilles à la mer lancées dans le mystère avant de disparaître à leur tour dans leurs os à fleur du sable ou enfouis plus bas.

Empedocle, dit la légende, un peu plus au Nord-est, sur l'autre rive de la Méditerranée, est monté sur les pentes de l'Etna, s'est jeté dans le cratère, en laissant au bord du trou noir sa sandale d'airain comme ultime vestige.

Que font-ils ces éperdus à s'acharner depuis la nuit des temps à tenter de survivre, à quoi, une fois et toujours une autre, une fois de plus, fatigués et affranchis pour un instant des taches utilitaires, manger, se vêtir se chauffer et tant d'autres plaisirs et misères, et parmi ces gestes sans cesse renouvelés, parfois comme des inspirés, des emparés, des possédés, ou des fous ou des artistes, à poser ça et là, dans les temples les musées les sanctuaires, des objets inédits, qui n'ont pas d'autre fonction que celle qu'ils veulent bien leur attribuer... en se laissant croire qu'ils vont les protéger magiquement de quelque chose ou leur donner l'éternité.

Ce quelque chose dont on ne connaît pas encore le nom, qui se tient peut-être invisible et ignoré ou même non conçu à la Tate Gallery, au musée de l'Ermitage, au Caire ou sur les pentes du petit village de Glozel, une écriture inconnue peut-être l'œuvre d'un illuminé, ou une voix qui s'adresse, mais à qui, mais à quoi ?

Dans sa conférence de Louvain, Jacques Lacan s'écrie subitement « la mort est du domaine de la foi !... Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? »

Et nous pourrions ajouter : mais sans la mort, « sans cette idée que ça finira », que ferions nous de cette idée du temps ? Cette idée, autour de laquelle je tourne dans le texte que je vous lis, ne suggère-t-elle pas que dans le langage - qu'il soit écrit parlé ou gestualisé dans des productions créatrices – s'établit « au plein gré de notre insu » (malgré nous et avec nous) un autre dialogue caché, sans adresse et pourtant adressé au-delà de l'Autre, à ce qui nous constitue et nous enveloppe.

Mais je vais faire durer un peu le plaisir. Imaginons un appareil à remonter le temps muni d'une caméra combinant un grand angle nous permettant de percevoir l'horizon de notre planète et simultanément un zoom pour en distinguer de près les détails.

Quelles seraient alors les images du déroulement du temps à la surface de notre terre depuis l'apparition de la vie ?

Ici commence le conte.

Nous vîmes à la surface de la terre de grandes étendues d'eau, quelques îles, des brumes et de grands mouvements, des éruptions de feu et de vapeurs, des tempêtes et des soulèvements laissant émerger des terres et des montagnes au-dessus des flots, la couleur verte des végétaux les recouvrant rapidement.

En accélérant la machine nous vîmes apparaître, comme dans l'élaboration d'une soupe fumante où grouillent des bactéries, toutes sortes de petits êtres animés compulsivement, des insectes volants et rampant à la surface puis rapidement aussi des animaux de tailles et de formes surprenantes, sillonnant la surface des terres et des montagnes, et des hommes peu après, en petits groupes, de plus en plus nombreux, construisant des abris après êtres sortis des grottes.

Tous cela semblait se dérouler dans l'espace plan de la géométrie euclidienne.

Bien sûr nous vîmes les guerres, les bateaux, les poissons, les villes et les charrettes.

Cette chronologie horizontale fut perturbée quand nous vîmes se déplacer dans les airs les ballons dirigeables, les avions et les fusées.

Bessompierre – Séminaire l'Epreuve du Vide dans l'acte créateur – 8 novembre 2018

(Un événement remarquable dans la vision holistique de notre machine).

La géométrie plane du monde passait brusquement à la géométrie de l'espace en trois dimensions.

De la soupe fumante nous vîmes quantité de protubérances s'élever au-dessus du sol, des machines volantes, drones et objets en rotation dans l'espace, des télescopes orientés vers le ciel, des hommes partis marcher sur la lune et même une sonde appelée Rosetta s'en étant allée se poser sur une comète, etcetera..

Cependant, le zoom nous fit voir sensiblement dans les mêmes temps des hommes affairés dans leur atelier, l'un nommé Grünewald créant le fantastique et terrible retable d'Issenheim, l'autre Jérôme Bosch le Jardin des délices, l'autre Guernica et les Demoiselles d'Avignon, celui-là Le cri. Tandis qu'un compositeur s'adressait directement à Dieu et lui dédiait sa symphonie N° 9, Pascal Bruckner.

Nous avons accéléré la machine qui dépassa notre présent et nous fit voir les décombres jonchant la terre pelée et toute refroidie, les tessons de verre, enchevêtrées les charpentes, disparus et ensevelis dans la poussière les musées les grandes et les petites œuvres nous laissant dans un effroi et une perplexité qui acheva ce conte sur les pentes d'Alger.

La frontière ou la limite

Dans toute œuvre d'art, il y a un Commanditaire et un créateur. (Maikovski, la Commande, sans adresse, sans nom...).

Ils jouent au jeu de la frontière. L'un étant l'extérieur de l'autre ou les deux se cachant à l'extérieur de l'intérieur ou vice-versa, et le médiateur qu'il soit du marché de l'art, de la religion ou de l'industrie culturelle comme on médite aujourd'hui, ne sert qu'à écrire une fable racontée par les hommes, mais une fable qui fait autorité.

Quand j'écris, dans le titre de mon texte « qu'est-ce qu'on lance au-delà de soi dans le mystère » il est implicitement parlé de frontière.

La frontière entre le dedans de soi et le dehors de soi. Mais la frontière est variable, ce qui veut peut-être dire qu'il y a un soi au-dehors. Dès lors la peau, l'épiderme devient une interface entre deux lieux, ou entre un flux d'ondes et d'énergies qui marque l'échange entre

la réalité et le réel, suivant le point de vue que l'on choisit, ou entre autre chose, suivant l'échelle microscopique ou macroscopique.

Tout cela est donc fluctuant et doit être entendu ainsi.

Dans l'acte de la création artistique, le Commanditaire se promène partout. Il est omni présent, nécessaire, sans voix, c'est le mystérieux, l'arcane sans nom, dans le tarot, la mort et plus encore le renouvellement.

Il est celui qui est à la fois au-dedans de nous et au-dehors. Je veux parler du Vide ou plus globalement de l'Univers, celui qui dans la physique des particules établit les relations et les mouvements et dans lequel se déploie l'énergie, celle qui agit dans notre personne et par laquelle aussi naissent et disparaissent les étoiles mangées par les trous noirs.

Comment ne pas le soupçonner d'une contribution indispensable à l'acte de création ?

La femme contrebasse et l'homme tambour

Nos voix sont émises par les vibrations de nos cordes vocales placées comme les cordes de la contrebasse ou la peau d'un tambour entre deux caisses de résonance, celle de notre intérieur- poumons- estomac, et celle de l'air qui nous environne.

Notre corps est un instrument identique à celui qui fait de la musique et qui dispose d'une chambre interne où s'élabore le langage, où s'analysent les perceptions, et se trouve par ce fait le lieu de l'échange entre son intérieur et l'immensité cosmique, l'univers, avec la possibilité de s'exprimer à son échelle, dans ce village singulier de notre planète.

Et nous tricotons par ce biais, du chant et du langage, les liens et les mailles de notre civilité.

Dès lors, on peut envisager le petit homme comme un instrument cosmique chantant la chanson de l'univers, se croyant le seul acteur de sa voix, et ne s'apercevant pas qu'il est comme une marionnette, parlé et chanté par plus grand que lui.

Vous voyez le conte continue...

Nous sommes parlés, au travers de notre verticalité, par la voix invisible de l'univers qui emprunte le canal de notre voix, le long de notre corps, de la caisse basse à la caisse haute, se glissant à notre insu dans nos chants et nos propos qui en subissent, du coup, la courbure et les effets.

Dans ce sens, on pourrait imaginer que la psychanalyse porte attention aux effets de cette voix invisible.

Nous pourrions percevoir l'incidence de cette voix silencieuse au travers de nos créations artistiques, exactement comme le font les astrophysiciens pour déceler les ondes gravitationnelles à l'étude des modifications des trajectoires des masses planétaires.

Il faudrait mettre au point la science des trajectoires dans la création artistique.

Une image me vient à l'esprit,

Celle de l'Homme des grottes préhistoriques de Gargas qui a apposé ses mains sur les parois, et en a laissé les empreintes.

Signal de sa présence et de son passage dans la grotte, adressé à ses semblables ? Ou geste de Présence au monde, sans adresse ?

Conscient de sa mort future, il a accompli ce geste.

La main gauche posée et peinte sur la roche, du côté des vivants, devient la main droite de l'autre côté du miroir, du côté des morts.

Symétrie par rapport au plan de la paroi.

La paroi devenant l'interface de ces deux mondes.

De cette terre qu'il parcourrait pour chasser et se nourrir, que savait-il ?

Du ciel que ses yeux distinguaient certainement comme un immense territoire, et que jamais ses pieds n'ont atteint, que savait-il ?

Pouvait-il s'imaginer que nous frères humains, sommes depuis la nuit des temps, debouts sur une boule qui se déplace dans l'espace, et dont le centre est une lave en fusion sous nos pieds, pendant que nos têtes côtoient le glacé interstellaire au-dessus de nous ?

Imaginons-nous un instant dans cette unique position, et essayons d'imaginer ce qui traverserait notre esprit en longeant le fil de nos mots.

L'instrument sonore de notre langage, celui de nos cordes vocales, est à la croisée d'un échange horizontal entre humains, et d'un échange vertical entre notre vide intérieur et le vide cosmique.

A cela on dirait en Espagnol :que te parece ? qu'en penses-tu ?

Je vais terminer mon récit par quelques remarques et quelques questions.

Quand J. Lacan nomme la mort, j'en viens à penser ceci : à savoir qu'à la création de notre univers il y avait un chaos indistinct. De la boue cosmique qui le constituait, sous l'effet du refroidissement, sont apparus les photons créant la lumière et la division s'est opérée engendrant une diversité d'atomes qui sous l'effet d'une symbiose ont constitué peu à peu des corps indépendants, jusqu'à l'apparition des étoiles des planètes et de la vie.

Nous sommes des êtres de la division, et notre langage qui est un produit de la pensée est un langage également divisé depuis l'unité originelle.

Si nous étions éternels nous aurions une connaissance intrinsèque de l'univers créateur. Du fait de cette division nous pratiquons une créativité séparée dans une connaissance séparée dont l'inconscient nous renvoie à cette division.

Comment penser que la psychanalyse n'a pas quelque chose à voir dans cette part de l'inconscient qui s'adresse au manque de la plénitude originelle, au manque d'une connaissance totale et unifiée ?

N'y aurait-il pas dans les œuvres que nous produisons, des uns vers les autres, dans ce dialogue transversal, la trace visible de ce 'paradis perdu', à leur étude particulière ?

L'Univers est un analyste totalement silencieux qui nous renvoie à nos créations pour en découvrir le désir, quelques vérités sur nos angoisses et dont la mort n'en est que le médiateur et non l'origine.

